

No. 7
NOUVEAU FEUILLETON.

LES
TRAPPEURS

DE
L'ARKANSAS

PAR

GUSTAVE AIMARD.

PREMIÈRE PARTIE.

LE CŒUR LOYAL.

VII

LA SURPRISE

(Suite)

A un mille à peine du village, cachés et confondus au milieu des épaisses broussailles et des arbres enchevêtrés les uns dans les autres d'une forêt vierge, dont les premiers plants étaient tombés déjà sous la hache infatigable des défricheurs, deux cents guerriers Comanches de la tribu du *Serpent*, guidés par plusieurs chefs renommés, au nombre desquels se trouvait la Tête-d'Aigle, qui, bien que blessé, avait voulu faire partie de l'expédition, attendaient avec cette patience indienne, que rien ne rebute, le moment propice de tirer une vengeance éclatante de l'insulte qui leur avait été faite.

Plusieurs heures se passèrent ainsi, sans que le silence de la nuit fût troublé par un bruit quelconque. Les Indiens, immobiles, comme des statues de bronze, attendaient, sans témoigner la moindre impatience. Vers onze heures du soir, la lune se leva éclairant le paysage de ses reflets argentés. Au même instant les hurlements éloignés d'un chien, se firent entendre à deux reprises. La Tête-d'Aigle se détachant alors de l'arbre derrière lequel il s'était caché, commença à ramper, avec une adresse et une vélocité extrêmes, dans la direction du village.

Arrivé sur la lisière de la forêt il s'arrêta, puis après avoir jeté autour de lui un regard investigateur, il imita le hennissement du cheval avec une telle perfection que deux chevaux du village lui répondirent immédiatement.

Après quelques secondes d'attente, l'ouïe exercée du chef perçut un bruit presque insensible dans les feuilles, le grave mugissement d'un bœuf se fit entendre à une courte distance; alors le chef se leva et se tint sur la défensive.

Deux secondes plus tard un homme le rejoignit. Cet homme était Blancs-Yeux, le vieux chasseur.

Un sourire sinistre relevait le coin de ses lèvres minces. — Que font les blancs? demanda le chef. — Ils dorment, répondit le métis.

— Mon frère me les livrera? — Donnant, donnant. — Un chef n'a qu'une parole. La femme pâle, et la tête grise? — Sont ici. — Ils m'appartiennent. — Tous les habitants du village seront remis entre les mains de mon frère. — Oah! le chasseur n'est pas venu? — Pas encore. — Il arrivera trop tard. — C'est probable. — Que dit mon frère à présent? — Oah! ce que j'ai demandé au chef? dit le chasseur. — Les peaux, les fusils et la poudre sont en arrière gardés par mes gens.

— Je me fie à vous, chef, répondit le chasseur, mais si vous me trompez..... — Un Indien n'a qu'une parole. — C'est bon!..... alors quand vous voudrez.

Dix minutes plus tard, les Indiens étaient maîtres du village, dont tous les habitants réveillés les uns après les autres, avaient été faits prisonniers sans coup férir.

Le fort était cerné par les Comanches, qui après avoir entassé au pied de ses murailles des troncs d'arbres, les charrettes, les meubles et tous les instruments de labourage des colons désespérés, n'attendaient plus qu'un signal de leur chef pour commencer l'attaque.

Tout à coup une forme vague se dessina au sommet du fort et le cri de l'épervier d'eau traversa l'espace.

Les Indiens mirent le feu à l'espèce de bûcher qu'ils avaient élevé et se précipitèrent contre les palissades, en poussant tout ensemble cet horrible et strident cri de guerre qui leur est particulier, et qui sur les frontières est toujours le signal du massacre.

VIII

LA VENGEANCE INDIENNE

La position des Américains était des plus critiques.

Le capitaine, surpris par l'attaque silencieuse des Comanches, avait été réveillé en sursaut par l'effroyable cri de guerre qu'ils avaient poussé, des que le feu avait été mis par eux aux matériaux entassés devant le fort.

Sautant à bas de son lit, le brave officier, un moment ébloui par les roulements des flammes, s'était à demi reculé et, son sabre à la main, précipité du côté où reposait la garnison, qui déjà avait pris l'alarme et se hâtait de se rendre à son poste avec cette insouciance bravoure qui distingue les Yankees.

Mais que faire? La garnison se montait, capitaine compris, à douze hommes.

Comment, avec une force numérique aussi faible, résister aux Indiens dont il voyait les diaboliques silhouettes se dessiner fantasmagiquement aux reflets sinistres de l'incendie?

L'officier poussa un soupir. — Nous sommes perdus, murmura-t-il.

Dans les combats incessants qui se livrent sur les frontières indiennes, les lois de nos guerres civiles sont complètement inconnues.

Le *vac victis* règne dans toute l'acceptation du mot.

Les ennemis acharnés qui combattent les uns contre les autres avec tous les raffinements de la barbarie ne demandent et n'accordent pas de quartier.

Toute lutte est donc une question de vie ou de mort.

Tel est l'usage. Le capitaine le savait, aussi ne se faisait-il pas la moindre illusion sur le sort qui l'attendait s'il tombait aux mains des Comanches.

Il avait commis la faute de se laisser surprendre par les Peaux-Rouges, il devait subir les conséquences de son imprudence.

Mais le capitaine était un brave soldat; certain de ne pouvoir se retirer sain et sauf du guépier dans lequel il se trouvait, il voulut du moins succomber avec honneur.

Les soldats n'avaient pas besoin d'être excités à faire leur devoir, ils savaient aussi bien que leur capitaine qu'il ne leur restait aucune chance de salut. Aussi les défenseurs du fort se placèrent résolument derrière les barricades et commencèrent à fusiller les Indiens avec une justesse et une précision qui ne laisseraient pas que de leur causer de grandes pertes.

— De quelle façon vous êtes-vous donc introduit dans le fort? — Eh! par la porte apparemment, répondit l'autre sans s'émouvoir.

— Ah! bah! vous êtes donc sorcier alors? — Peut-être.

— Trêve de raillerie, sang-mêlé, vous nous avez vendus à vos frères les Peaux-Rouges.

Un sourire sinistre éclaira le visage du métis le capitaine l'aperçut.

— Mais votre trahison ne vous profitera pas, misérable, dit-il d'une voix tonnante, vous en serez la première victime.

Le chasseur se dégagea par un mouvement brusque et inattendu puis il fit un bond en arrière et épaule son fusil.

— Nous verrons, dit-il en ricanant.

Ces deux hommes placés face à face sur cette étroite plate-forme éclairée par les reflets sinistres de l'incendie, dont l'intensité croissait à chaque seconde, avaient une expression terrifiante pour le spectateur auquel il aurait été donné de les contempler de sang-froid.

Chacun d'eux personnifiait en lui ces deux races en présence aux Etats-Unis, dont la lutte ne finira que par l'extinction complète de l'une au profit de l'autre.

A leur pieds le combat prenait les gigantesques proportions d'une épopée.

Les Indiens se ruèrent avec rage et en poussant des grands cris contre les retranchements, où les Américains les recevaient par les décharges à bout portant ou à coups de baïonnettes.

Mais le feu gagnait toujours, les soldats tombaient les uns les autres; bientôt tout serait fini.

A la menace de Blancs Yeux, le capitaine avait répondu par un sourire de mépris.

Prompt comme l'éclair, il avait déchargé son pistolet sur le chasseur; celui-ci avait laissé échapper son fusil, son bras droit était fracassé.

Le capitaine se précipita sur lui avec un rugissement de joie. Le métis fut renversé par ce choc imprévu.

Alors son ennemi lui appuya le genou sur la poitrine et le considéra un instant.

— Eh bien! lui dit-il, avec un rire amer, me suis-je trompé? — Non, répondit le métis d'une voix ferme, je suis un sot, ma vie l'appartient, tue-moi.

— Sois tranquille, je te réserve une mort indienne.

— Ha! si tu veux te venger, repartit le chasseur avec ironie, car bientôt il sera trop tard. — J'ai le temps. Pourquoi nous as-tu trahis, misérable? — Que t'importe? — Je veux le savoir.

— Eh bien! soit, dit le chasseur après un instant de silence, les blancs tes frères sont les bourgeois de toute ma famille, j'ai voulu me venger.

— Mais nous ne l'avions rien fait, nous? — N'êtes-vous pas des blancs? — Tue-moi et que cela finisse... je mourrai avec joie, car de nombreuses victimes me suivront dans la tombe.

— Eh bien! puisqu'il en est ainsi, dit le capitaine avec un rire sinistre, je vais l'envoyer rejoindre ses frères, tu vois que je suis un loyal adversaire.

Alors appuyant fortement son genou sur la poitrine du chasseur afin de l'empêcher de se soustraire au châtiement qu'il lui réservait.

A l'indienne, lui dit-il. En prenant son couteau, il saisit de la main gauche l'épaisse et rude chevelure grise du métis et, avec une dextérité inouïe, il la lui enleva.

Le chasseur ne put retenir un cri d'effroyable douleur à cette affreuse mutilation; le sang coulait en abondance de son crâne, nu, et inondait son visage.

— Tue-moi! dit-il, tue-moi, cette douleur est horrible.

— Tu trouves-tu le capitaine. — Oh! tue-moi! tue-moi! — Allons donc, répondit l'officier en haussant les épaules, me prends-tu pour un boucher, non, je vais te rendre à tes dignes amis.

jambes, le traîna jusqu'au bord de la plate-forme et le poussa du pied.

Le misérable chercha instinctivement à se retenir en saisissant de la main gauche l'extrémité d'une poutre qui faisait saillie au dehors.

Un instant il resta suspendu dans l'espace.

Il était hideux à voir son crâne à vif, son visage sur lequel coulaient incessamment des flots d'un sang noir contracté par la souffrance et la terreur, tout son corps agité de mouvements convulsifs, inspiraient l'horreur et le dégoût.

— Pitié! pitié! murmurait-il.

Le capitaine le regardait le sourire sur les lèvres, les bras croisés sur la poitrine.

Mais les nerfs fatigués du misérable ne purent le soutenir plus longtemps ses doigts crispés lâchèrent le pieu qu'il avait saisi avec l'énergie du désespoir.

— Bourreau! soit! maudit! cria-t-il avec un accent de rage suprême.

Et il tomba.

— Bon voyage! fit le capitaine en ricanant.

Une clameur immense s'éleva aux portes du fort.

Le capitaine s'élança au secours des siens.

Les Comanches s'étaient emparés des barricades.

Ils se précipitaient en foule dans l'intérieur du fortin, massacrant et scalpaient les ennemis qu'ils rencontraient sur leur passage.

Quatre soldats américains restaient seuls debout.

Les autres étaient morts.

Le capitaine se retrancha au milieu de l'escalier conduisant à la plate-forme.

— Mes amis, dit-il à ses compagnons, morrez sans regret, j'ai tué celui qui nous a trahis.

Les soldats répondirent par un hurra de joie, à cette consolation d'une nouvelle espèce, et ils se préparèrent à vendre chèrement leur vie.

Mais alors il se passa une chose incompréhensible.

Les cris des Indiens cessèrent comme par enchantement.

L'attaque était suspendue.

— Que font-ils donc? murmura le capitaine, qu'elle nouvelle diablerie inventent ces démons?

Une fois maître de toutes les approches du fort, la Tête-d'Aigle ordonna d'interrompre le combat.

Les colons faits prisonniers dans le village furent amenés les uns après les autres; ils étaient soixante-douze, parmi lesquels se trouvaient vingt-quatre femmes. Les autres colons s'étaient fait tuer en se défendant.

Lorsque ces soixante-douze malheureux se tinrent tremblants devant lui, la Tête-d'Aigle fit mettre les femmes à part.

Ordonnant aux hommes de passer l'un après l'autre devant lui, il les regardait attentivement puis il faisait un signe aux guerriers placés à ses côtés.

n'ont pas deux cœurs: mon père m'a sauvé la vie; mon père viendra dans ma hutte.

— Merci, chef, j'accepte votre position, dit le vieillard en serrant chaleureusement la main que l'Indien lui tendait.

Et il alla en toute hâte se placer auprès d'une femme d'un certain âge, au visage noble, dont les traits flétris par la douleur, conservaient cependant les traces d'une grande beauté.

— Dieu soit béni! dit-elle avec effusion, lorsque le vieillard la rejoignit.

— Dieu n'abandonne jamais ceux qui placent leur confiance en lui, répondit-il.

Pendant ce temps, les Peaux-Rouges jouaient les dernières scènes de l'horrible drame auquel nous avons fait assister le lecteur.

Lorsque les derniers colons eurent été renfermés dans le fort l'incendie fut ravivé avec toutes les matières que l'on trouva une barrière de flammes sépara pour toujours du monde les malheureux Américains.

Bientôt le fort ne fut plus qu'un immense bûcher d'où s'échappaient des cris de douleur mêlés par intervalles à des détonations d'armes à feu.

Les Comanches, impassibles, surveillaient à distance les progrès de l'incendie et souriaient comme des démons à leur vengeance.

Les flammes avaient gagné tout le bâtiment, elles montaient avec une rapidité effrayante, éclairant au loin le désert, comme un lugubre phare.

Au sommet du fort on voyait s'agiter quelques individus avec désespoir, tandis que d'autres agenouillés semblaient implorer la miséricorde divine.

Tout à coup un craquement horrible se fit entendre, des cris de suprême agonie s'élevèrent vers le ciel et le fort s'écroula dans le bûcher incandescent qui le minait en faisant jaillir des millions d'étincelles.

Tout était fini!

Les Américains avaient succombé.

Les Comanches plantèrent un énorme mât à l'endroit où avait été la place du village; ce mât auquel ils clouèrent les mains des colons, fut surmonté d'une hache dont le fer était teint de sang.

Puis, après avoir incendié les quelques cabanes qui restaient en core de l'ort, la Tête-d'Aigle donna l'ordre du départ.

Les vingt-quatre femmes et le vieillard, seuls survivants de la population de ce malheureux défrichement, suivirent les Comanches.

Et un silence lugubre plana sur ses ruines fumantes, qui venaient d'être le théâtre de tant de scènes navrantes.

IX

LE FANTÔME.

Il était huit heures du matin, un joyeux soleil d'automne éclairait splendide la prairie.

Les oiseaux volaient gaillardement en poussant des cris bizarres, tandis que d'autres cachés au plus épais du feuillage formaient de mélodieux concerts. Parfois un daim montrait sa tête effarouchée au-dessus des hautes herbes, puis il disparaissait au loin en bondissant.

Deux cavaliers revêtus du costume des coureurs des bois montés sur de magnifiques chevaux à demi sauvages, suivaient au grand trot la rive gauche de la grande Canadienne, tandis que plusieurs lièvres à la robe noire, tachés de feu aux yeux et au poitrail, couraient et gambadaient autour d'eux.

Ces cavaliers étaient le Cœur-Loyal et son ami Belhumeur.

Contrairement à ses habitudes, le Cœur-Loyal semblait en proie à la joie la plus vive, son visage rayonnait, il jetait avec complaisance les yeux autour de lui. Parfois il s'arrêtait, fixait son regard au loin, paraissant chercher à l'horizon quelque objet qu'il ne pouvait encore apercevoir. Alors, avec un mouvement de dépit, il se remettait en marche pour recommencer cent pas plus loin la même manœuvre.

— Ah! parbleu! lui dit enfin Belhumeur en riant, nous arrivons.

rons, soyez tranquille.

— Eh! carabala! je le sais bien, mais je voudrais déjà y être! pour moi les seuls moments de bonheur que Dieu m'accorde, se passent auprès de celle que nous allons voir! ma mère chérie! qui pour moi a tout quitté!

tout abandonné sans regret, sans hésitation! Oh! que c'est bon d'avoir une mère! de posséder un cœur qui comprenne le vôtre, qui fasse abnégation complète de lui-même pour s'abandonner à vous! qui vit de votre existence! se réjouissant de vos joies, s'affligeant de vos peines! qui fait deux parts de votre vie, se réservant la plus lourde, et qui laisse la plus légère et la plus facile!

Oh! Belhumeur! pour bien comprendre ce que c'est que cet être divin composé de dévouement et d'amour que l'on nomme une mère, il faut comme moi en avoir été privé pendant de longues années et puis tout à coup l'avoir retrouvée plus aimante, plus adorable qu'auparavant!

Que nous marchons lentement! chaque minute de retard est un baiser de ma mère que le temps me vole!

— Arriverons-nous donc jamais? — Nous voici au gîte.

— Je ne sais pourquoi, mais une crainte secrète me serre le cœur, un pressentiment indéfinissable me fait trembler malgré moi.

— Chassez ces idées noires, mon ami, dans quelques minutes nous serons près de votre mère.

— Oui, n'est-ce pas? et pourtant je ne sais si je m'abuse, mais on dirait que la campagne n'a pas son aspect accoutumé; ce silence qui règne autour de nous, cette solitude qui nous environne, semblent peu naturels; nous voici près du village; nous devrions déjà entendre les aboiements des chiens, le chant des coqs, enfin ces mille bruits qui dénotent les lieux habités.

— En effet, dit Belhumeur avec une vague inquiétude, tout est bien silencieux, autour de nous.

Les voyageurs se trouvaient à un endroit où la rivière fait un coude assez brusque; ses rives profondément encaissées, couvertes d'immenses blocs de rochers et d'épais taillis, ne permettaient pas à la vue de s'étendre au loin.

Le village vers lequel se dirigeaient les chasseurs n'était éloigné que d'une portée de fusil à peine du gué où ils se préparaient à traverser la rivière, mais il était complètement invisible à cause de la disposition des lieux.

Au moment où les chevaux mettaient les pieds dans l'eau ils firent un brusque mouvement en arrière; les lièvres poussèrent un de ces hurlements plaintifs, particuliers à leur race, qui glaçaient d'effroi l'homme le plus brave.

— Qu'est-ce là! murmura le Cœur-Loyal en devenant pâle comme un mort et en jetant autour de lui un regard effaré.

— Voyez! répondit Belhumeur, et du doigt il montra plusieurs cadavres que la rivière emportait et qui glissaient entre deux eaux.

— Oh! s'écria le Cœur-Loyal, il s'est passé ici quelque chose d'épouvantable. Ma mère! ma mère!

— Ne vous effrayez pas ainsi, dit Belhumeur, elle est sans doute en sûreté.

Sans écouter les consolations que son ami lui prodiguait sans y croire lui-même, le Cœur-Loyal enfonça les éperons dans le ventre de son cheval et s'élança dans les flots.

Alors tout leur fut expliqué. Ils avaient devant eux la scène de désolation la plus épouvantablement complète que se puisse imaginer.

Le village et le fort n'étaient plus qu'un monceau de ruines.

Une fumée noire, épaisse et maussade montait en longues spirales vers le ciel.

Au milieu du village s'élevait un mât après lequel étaient cloués des lambeaux humains, que des urubus se disputaient avec de grands cris.

Ca et là gisaient les cadavres à demi-dévotés par les bêtes fauves et les vautours.

Nul être vivant n'apparaissait. Rien n'était resté intact; tout était brisé ou renversé.

On reconnaissait au premier coup d'oeil que les Indiens avaient passé par là avec leur rage sanguinaire et leur haine invétérée contre les blancs.

Leurs pas étaient profondément gravés en lettres de feu et de sang.

— Mon Dieu! s'écria le chasseur en frémissant, mes pressentiments étaient un avertissement du ciel! ma mère! ma mère!

Le Cœur-Loyal se laissa tomber sur le sol avec désespoir, il cacha sa tête dans ses mains et pleura.

La douleur de cet homme si fort, ment trompé, doué d'un courage à toute épreuve et que nul danger ne pouvait surprendre, était comme celle du lion; elle avait quelque chose d'effrayant.

Ses sanglots, semblables à des rugissements, lui déchiraient la poitrine.

Belhumeur respecta la douleur de son ami; quelle consolation pouvait-il lui offrir?

Mieux valait laisser couler ses larmes et donner au premier paroxysme du désespoir le temps de se calmer; certain que cette nature de bronze ne se laisserait pas longtemps abattre et que bientôt viendrait une réaction qui lui permettrait d'agir.

Seulement avec cet instinct inné chez les chasseurs, il commença à forer de tous les côtés, espérant trouver quelque indice, qui plus tard servirait à diriger les recherches.

Après avoir longtemps tourné autour des ruines, il fut tout à coup attiré du côté d'un buisson peu éloigné par des aboiements qu'il crut reconnaître.

Il s'avança précipitamment; un lièvre semblable aux siens sauta joyeusement après ses jambes et l'étonna par ses folles caresses.

— Oh! oh! dit le chasseur, que signifie cela, qui a attaché ainsi le pauvre Trim?

Il coupa le lièvre qui retenait l'animal et s'aperçut alors qu'il avait au cou un papier plié en quatre et soigneusement attaché.

Il s'en empara et courut rejoindre le Cœur-Loyal.

— Frère, lui dit-il, espérez!

Le chasseur savait que son ami n'était pas homme à lui prodiguer de vaines consolations; il leva vers lui son visage baigné de larmes.

Aussitôt libre, le chien s'était mis à fuir avec une vélocité incroyable en poussant ces jappements sourds et saccadés des lièvres sur la voie.

Belhumeur qui avait prévu cette fuite, s'était hâté d'attacher sa cravate autour du cou de l'animal.

— On ne sait pas ce qui peut arriver! murmura le Canadien en voyant le chien disparaître.

Et sur cette réflexion philosophique il était allé rejoindre son ami.

— Qui y a-t-il? demanda le Cœur-Loyal.

— Lisez! répondit simplement Belhumeur.

Le chasseur s'empara du papier qu'il lut avidement.

Il ne contenait que ces mots: « Nous sommes prisonniers des Peaux-Rouges..... »

— Courage! n'est rien arrivé de malheureux à votre mère? — Dieu soit béni!..... s'écria le Cœur-Loyal avec effusion en lisant le papier qu'il serrait dans sa poitrine, ma mère est vivante! Oh! je la retrouverai!..... »

— Pardieu!..... appuya Belhumeur d'un accent convaincu.

— Un changement complet s'était opéré dans l'esprit du chasseur; il s'était redressé de toute sa hauteur; son front rayonnait.

— Bien! dit Belhumeur avec joie, c'est ça, cherchons.

assez long et avec des peines infinies qu'ils parvinrent à lever la trappe.

Alors un spectacle horrible s'offrit à eux.

Dans un caveau exhalant une odeur fétide, une soixantaine d'individus étaient littéralement empilés les uns sur les autres.

Les chasseurs saisis d'effroi se reculérent malgré eux.

Mais ils revinrent immédiatement au bord du caveau pour tâcher, sauver s'il en est temps encore, de quelques-unes de ces malheureuses victimes.

De tous ces hommes un seul donnait quelques signes de vie les autres étaient morts.

Ils le sortirent du souterrain, l'étendirent doucement sur un amas de feuilles sèches et lui prodiguèrent les secours que son état réclamait.

Les chiens léchaient les mains et le visage du blessé.

Au bout de quelques minutes cet homme fit un léger mouvement, ouvrit les yeux à plusieurs reprises, puis il poussa un profond soupir.

Belhumeur introduisit entre ses dents serrées le goulet d'une bouteille de cuir pleine de rhum, et l'obligea à avaler quelques gouttes de liqueur.

— Il est bien malade, dit le chasseur.

— Il

L'agriculture et la Colonisation

Voilà deux mois, qui ne produisent point sur le terrain un effet aussi prompt que celui produit par le mois de Joliette, et qui, en outre, ont une importance pour ce qui regarde l'avenir du peuple canadien.

Cependant cette question d'un si haut intérêt pour nous, semble n'être pas suffisamment comprise.

Les généraux efforts faits par notre Gouvernement et par nos vaillants Apôtres de la colonisation pour améliorer notre système agricole, pour le repatriement de nos concitoyens qui sont aux Etats-Unis et pour l'exploitation du sol encore inculte de nos grandes et fertiles vallées, semblent ne rencontrer que de l'indifférence chez un grand nombre, qui encore préfèrent aller manger le pain de l'exil, plutôt que de profiter de ces avantages qui leur procurent le moyen de vivre honorablement dans leur pays.

Sans vouloir jeter le blâme sur qui que ce soit, nous voulons seulement constater le fait, examiner quelle est la cause de cette indifférence qui a une assez grande partie de nos compatriotes, et pour la profession agricole.

Aujourd'hui, beaucoup de parents s'imposent les plus grands sacrifices pour faire instruire leurs enfants et s'efforcent de leur faire prendre une profession libérale, croyant qu'ils seront plus heureux, et surtout plus honorés dans la société, que de vivre à la campagne en se livrant aux travaux de la vie champêtre.

Il y a encore plus, nous en voyons même qui cherchent à leur inspirer du goût pour la belle profession qu'ils ont eux-mêmes embrassée, et qui aiment mieux voir leurs enfants apprendre n'importe quel métier pourvu qu'ils ne soient pas cultivateurs.

C'est une erreur que tout cela, et un peu de réflexion nous en fera convaincre.

Faire instruire ses enfants c'est très bien, chaque père de famille y est obligé suivant les moyens dont il peut disposer, mais les forcer de prendre telle ou telle profession libérale est de l'imprudence, car outre que pour cela il faut posséder les aptitudes et les dispositions nécessaires si l'on veut avoir un bon résultat, il faut aussi considérer qu'aujourd'hui les professions libérales sont encombrées et qu'il n'y a que les meilleurs talents qui puissent réussir.

Il en est ainsi pour les hommes de métier, nous voyons souvent des circonstances où il se fait une concurrence ruineuse, et dans ces moments un ouvrier ne trouve pas toujours de l'ouvrage.

Croyez-vous qu'un homme d'une profession libérale dont la clientèle ne lui rapporte pas les dépenses nécessaires pour payer les dépenses qu'exige sa situation, quand même il serait chargé d'honneurs, vivrait-il plus heureusement que le brave cultivateur récoltant avec profusion le produit de son champ.

Alors pourquoi éloigner vos enfants de la carrière agricole qui est peut-être celle qui leur procurera le plus d'aisance.

Quelques uns conviendront peut-être de ceci, mais il objecteront qu'il n'ont point d'argent à donner à leurs fils, pour acheter une terre défrichée et en état de culture, et que prendre une terre en bois débout cela demande trop de travail avant que d'avoir des bénéfices, que leurs garçons feront mieux de faire un voyage aux Etats, gagner de l'argent et ensuite acheter une belle propriété.

Eh bien mes amis nous vous le demandons, combien y en a-t-il qui ont suivi ce conseil et ont réussi? Vous avouerez sans doute que le nombre n'est pas grand.

On s'est décidé à passer dans un pays étranger, on a sans profit usé ses forces et sa constitution au service d'un peuple qui s'est peut-être enrichi avec le fruit de votre travail dont vous n'avez rien retourné que quelques Dollars que des circonstances malheureuses vous auront peut-être enlevés, et au bout de quelques années lorsque vous reviendrez dans votre pays, vous ne serez pas plus riches qu'au moment où vous en êtes partis, avec cette différence que le temps aura marché pour vous comme pour les autres, et qu'il ne vous a été d'aucun profit.

Au contraire, nous voyons souvent ces jeunes gens courageux qui s'enfoncent bravement dans la forêt, se choisissent un lot et travaillent à son défrichement, se créent une position qui leur permettra de vivre avec aisance, leur assurera le repos et la tranquillité pour leurs vieux jours.

Dans notre pays, nous avons assez de terres colonisables que chacun peut s'en faire une très bonne position.

On nous offre tous les avantages possibles, sachons en profiter maintenant, s'en faire d'autres nous deviendront point dans cette voie.

Nous assurerons par ce moyen non seulement notre avenir à nous-mêmes, mais aussi à nos enfants, mais encore celui du pays, car le progrès en agriculture contribue plus que toute autre cause, à la prospérité des nations.

Avis Spécial

Quiconque doit au bureau de l'Administration de notre Journal, soit pour annuement, abonnements, etc., est prié de payer dans le cours de ce mois.

Benediction de cloches a St. Jean de Matha

Mercredi prochain, le 17 du courant, à 10 heures, a.m. aura lieu à St. Jean de Matha la benediction annuelle de trois cloches destinées à la nouvelle église de cette paroisse.

La cérémonie sera présidée par le Grandeur Mgr. l'Archevêque de Montréal et se fera dans cette nouvelle église même, qui est à peu près terminée, et qui dès aujourd'hui jette à bon droit pour une des plus belles et des mieux finies.

Les trois cloches sont de la fonderie de Joliette et de la Compagnie de Troy. La grosse pèse 1827 lbs, la moyenne 1346, la petite 910—en tout 4092 lbs: elle donneront les notes fa, sol, la.

Il est aisé de comprendre que ces graves et pesantes fileuses ont besoin d'assistance pour se produire et s'élever dans St. Jean de Matha. Aussi, Mr le Curé Provost compte-t-il sur l'appel qu'il vient de faire tant au dehors qu'à l'intérieur de la paroisse. Et puis, nous dit-il, du moment que ces cloches, immédiatement après leur baptême, seront installées à 80 pieds de hauteur, quels chœurs, quels puissants, quels harmonieux remerciements leur langue de fer, du haut de la tour ne confiera-t-elle pas aux échos des montagnes en faveur et à l'adresse des paroissiens et de leurs marraies, ainsi que de tous ceux qui, en vertu du cadeau traditionnel les ont arriérées et favorisées!

Rendons-nous à St. Jean de Matha pour la belle et imposante cérémonie du 17.

Nous sommes avertis d'avance d'une bienveillante invitation à tous ceux qui, de loin ou de proche, pourront y assister. Tous seront les bienvenus, et les paroissiens s'unissent à leur prier pour préparer une réception des plus cordiales et des plus dignes.

Temoignage d'estime.

C'est une erreur que tout cela, et un peu de réflexion nous en fera convaincre.

Faire instruire ses enfants c'est très bien, chaque père de famille y est obligé suivant les moyens dont il peut disposer, mais les forcer de prendre telle ou telle profession libérale est de l'imprudence, car outre que pour cela il faut posséder les aptitudes et les dispositions nécessaires si l'on veut avoir un bon résultat, il faut aussi considérer qu'aujourd'hui les professions libérales sont encombrées et qu'il n'y a que les meilleurs talents qui puissent réussir.

Il en est ainsi pour les hommes de métier, nous voyons souvent des circonstances où il se fait une concurrence ruineuse, et dans ces moments un ouvrier ne trouve pas toujours de l'ouvrage.

Croyez-vous qu'un homme d'une profession libérale dont la clientèle ne lui rapporte pas les dépenses nécessaires pour payer les dépenses qu'exige sa situation, quand même il serait chargé d'honneurs, vivrait-il plus heureusement que le brave cultivateur récoltant avec profusion le produit de son champ.

Alors pourquoi éloigner vos enfants de la carrière agricole qui est peut-être celle qui leur procurera le plus d'aisance.

Quelques uns conviendront peut-être de ceci, mais il objecteront qu'il n'ont point d'argent à donner à leurs fils, pour acheter une terre défrichée et en état de culture, et que prendre une terre en bois débout cela demande trop de travail avant que d'avoir des bénéfices, que leurs garçons feront mieux de faire un voyage aux Etats, gagner de l'argent et ensuite acheter une belle propriété.

Eh bien mes amis nous vous le demandons, combien y en a-t-il qui ont suivi ce conseil et ont réussi? Vous avouerez sans doute que le nombre n'est pas grand.

On s'est décidé à passer dans un pays étranger, on a sans profit usé ses forces et sa constitution au service d'un peuple qui s'est peut-être enrichi avec le fruit de votre travail dont vous n'avez rien retourné que quelques Dollars que des circonstances malheureuses vous auront peut-être enlevés, et au bout de quelques années lorsque vous reviendrez dans votre pays, vous ne serez pas plus riches qu'au moment où vous en êtes partis, avec cette différence que le temps aura marché pour vous comme pour les autres, et qu'il ne vous a été d'aucun profit.

Au contraire, nous voyons souvent ces jeunes gens courageux qui s'enfoncent bravement dans la forêt, se choisissent un lot et travaillent à son défrichement, se créent une position qui leur permettra de vivre avec aisance, leur assurera le repos et la tranquillité pour leurs vieux jours.

Dans notre pays, nous avons assez de terres colonisables que chacun peut s'en faire une très bonne position.

On nous offre tous les avantages possibles, sachons en profiter maintenant, s'en faire d'autres nous deviendront point dans cette voie.

Nous assurerons par ce moyen non seulement notre avenir à nous-mêmes, mais aussi à nos enfants, mais encore celui du pays, car le progrès en agriculture contribue plus que toute autre cause, à la prospérité des nations.

Avis Spécial

Quiconque doit au bureau de l'Administration de notre Journal, soit pour annuement, abonnements, etc., est prié de payer dans le cours de ce mois.

lesse politique dans votre beau Comté.

Joliette, 23 Oct. 1886.

(Signé par)

- E. Guilbault, M. P.
- J. N. A. McConville,
- J. M. Tellier,
- Albert Gervais,
- Arthur Guilbault,
- J. B. A. Richard,
- Henry Gervais,
- W. G. Dumas,
- G. Guilbault,
- L. N. Dacondou,
- M. H. Leprohon,
- Odilon Richaudeau,
- J. E. Dupuis,
- J. B. Perrault,
- J. A. Renaud,
- Jos. Rivard,
- C. Robichaud,
- Max Riopel,
- Charles Laporte,
- A. La Chapelle,
- J. Martel,
- E. Bolduc,
- Theodore Rivard,
- J. O. Brault,
- J. A. Richard,
- N. S. Robichaud,
- Frank Elliott,
- J. H. Renaud,
- Edward Fisk,
- J. A. Picard,
- Treffle Desrochers,
- Jos. La Chapelle,
- Jos. Piquette,
- F. La Chapelle, etc., etc.

M. Richard répondit dans des termes bien appropriés, et remercia bien cordialement ses amis de Joliette, qui sans être de ses électeurs, voulaient le féliciter sur sa réélection, il était bien sensible aux éloges que l'adresse contenait, mais il regretta de ne pas les mériter; il avait travaillé à faire du bien à tous les citoyens de son comté, et de son pays, et à maintenir la concorde et l'union entre tous; encourageant par des sympathies aussi spontanées et aussi flatteuses, il cherchait à agrandir de jour en jour, le cercle de ses amis.

Alors, M. Albert Gervais, marchand, et Editeur de l'Étoile du Nord, commença à lancer les différentes pièces pyrotechniques, qu'il avait apportées avec lui, chandelles romaines, fusées, etc., pendant que Messieurs Bruno Panneton et Toussaint Chabot exécutaient de jolis morceaux de musique.

Tout-à-coup, le village éveillé par l'éclat du feu d'artifice, et par les accords harmonieux, envahit la résidence de M. Richard, et là les amis de St. Liguori se joignirent à ceux de Joliette pour passer la plus grande partie de la nuit, au milieu de la gaité la plus franche, les chants, la musique, les jeux, les propos les plus joyeux.

Durant la veillée, plusieurs santés furent proposées et honorées avec ardeur, et l'une d'elles nous valut, de la part de M. J. M. Tellier, avocat, un joli discours, aussi élégant de forme et de style que solide par les idées qu'il y exprima. Aussi les applaudissements ne lui firent pas défaut.

Si M. Richard a paru flatté de ce visite et de notre démarche, nous pouvons l'assurer que ses amis de Joliette ont été heureux de lui rendre ce témoignage et enchanter de la réception qu'ils ont eue de Mr. Richard, le député, de M. Richard, père, et préfet du Comté, ainsi que de son estimable famille.

Bibliographie.

Il vient d'être édité par la maison A. Pénard, libraire du Droit et de la Jurisprudence, de Montréal, un ouvrage intitulé: *Code Municipal de la Province de Québec*, sous le patronage de la Législation et de la Jurisprudence, suivi d'un appendice, par L'Hon. M. Mathieu, Juge de la Cour Supérieure, Docteur en Droit et Professeur à l'Université Laval.

Ce nouveau Code Municipal est rédigé d'après la législation la plus neuve, contenant des citations de décisions les plus récentes et de notes d'autorités les plus en usage dans la procédure.

L'extrait suivant de la préface nous dit avec quel soin et quel intérêt ce livre est compilé.

« Notre publication contient tous les amendements qui ont été faits au Code depuis la date et sa publication (2 Nov. 1871), insérés dans les articles respectifs du Code. Elle contient aussi un résumé des décisions qui ont été rendues jusqu'à ce jour, par les tribunaux, sur les différents articles du Code. »

« Nous avons cru qu'il serait utile de joindre des extraits de Statuts qui ont particulièrement rapport aux obligations des corporations municipales et de leurs officiers. »

En effet les additions de ce code, sont d'une pratique beaucoup plus réelle que toutes celles publiées par d'autres codes, jusqu'à ce jour.

L'impression, la reliure et le format sont tout-à-fait d'actualité et de bon goût.

Le nom seul de l'auteur suffit amplement pour recommander ce nouveau Code Municipal aux professions libérales en particulier.

Prix du volume: \$1.00, chez A. Pénard, Libraire, éditeur importateur et relieur, No 23, Rue St. Jacques, Montréal.

Dernier avis

Nous abonnés qui résident aux Etats-Unis, sont instamment priés de régler leurs comptes avec nous durant le mois courant, autrement nous discontinuerons de leur adresser le Journal.



L'HON. A. A. C. LARIVIERE

La Législature du Manitoba est composée actuellement de plusieurs de nos nationaux ayant même au nombre des ministres du Cabinet de Winnipeg, un Canadien Français, L'Hon. A. A. C. Larivière.

L'Hon. Alphonse, Alfred Clément Larivière est né à Montréal le 24 juillet 1847. Il reçut son éducation à l'école Normale Jacques Cartier, puis au Collège Ste-Marie de Montréal.

Gradué à l'école militaire de Montréal en 1865 et en 1866 il fut nommé Enseigne dans la Milice de réserve d'Hochelaga en 1868, et en 1871 Capitaine de Milice pour le District de Manitoba.

De concert avec L'Hon. H. G. Joly M. Larivière fut un des organisateurs de l'Exposition Générale de Québec en 1871.

En s'établissant au Manitoba, en 1871, M. Larivière fut promu à un emploi important dans le Bureau des Terres de la Puissance.

Il fonda en 1872, la Société nationale de St. Jean Baptiste de Manitoba dont il fut élu président en 1875. Un an auparavant, il devenait le premier président de la "Société de Colonisation de Manitoba". En 1874 il était nommé Juge de paix pour le comté de Selkirk.

Son entrée au parlement date de 1878 par une élection à l'unanimité, pour le comté de St. Boniface. En 1881, à sa nomination au poste de Secrétaire Provincial dans le Ministère Norquay, L'Hon. A. A. C. Larivière fut réélu par acclamation.

L'Hon. A. A. C. Larivière, après avoir été ministre de l'Agriculture et des Travaux Publics, depuis deux ou trois ans, vient de reprendre son portefeuille de Secrétaire Provincial.

L'Hon. A. A. C. Larivière est conservateur en politique et ses vues politiques sont en faveur d'un libéral en couragement de l'éducation et de la colonisation, en même temps que de l'avancement de ses compatriotes de race et de nationalité.

MEDECINES PATENTEES

Une visite au laboratoire du Dr. Green, à Woodbury N. J. aconcordamment modifié nos vues et surtout nous préjugeons au sujet de ce qu'on appelle généralement les grands remèdes patentés. Nous arrivons certainement à un âge dans la vie, où nous sommes forcés de conclure que la vie elle-même est mystère ou nous sommes naturellement portés à mettre de côté tout ce qui n'a pas été éprouvé par une longue expérience. Comme médecin, j'ai été curieux de connaître les méthodes de la vente de deux préparations médicales pouvaient se maintenir pendant un si grand nombre d'années. Le Système parfait sur lequel les affaires sont conduites et les arrangements pharmaceutiques pour la fabrication de deux ordonnances avec lesquelles nous sommes mis au fait, sont suffisants pour nous convaincre que l'August Flower, pour la Dyspepsie et les maladies du foie, et le Boche's German Syrup pour les maladies de la Gorge et des Poux, étaient pour les maladies dont-ils sont recommandés les remèdes les plus excellents, et nous regrettons seulement que nous n'ayons pas pu les essayer nous-mêmes.

Notre publication contient tous les amendements qui ont été faits au Code depuis la date et sa publication (2 Nov. 1871), insérés dans les articles respectifs du Code. Elle contient aussi un résumé des décisions qui ont été rendues jusqu'à ce jour, par les tribunaux, sur les différents articles du Code.

« Nous avons cru qu'il serait utile de joindre des extraits de Statuts qui ont particulièrement rapport aux obligations des corporations municipales et de leurs officiers. »

En effet les additions de ce code, sont d'une pratique beaucoup plus réelle que toutes celles publiées par d'autres codes, jusqu'à ce jour.

L'impression, la reliure et le format sont tout-à-fait d'actualité et de bon goût.

Le nom seul de l'auteur suffit amplement pour recommander ce nouveau Code Municipal aux professions libérales en particulier.

Prix du volume: \$1.00, chez A. Pénard, Libraire, éditeur importateur et relieur, No 23, Rue St. Jacques, Montréal.

LES GREVES AUX ETATS-UNIS

CHICAGO 7.—Le bureau exécutif des Chevaliers du Travail a commandé à tous les hommes employés aux manufactures de conserves en cette ville de se mettre en grève. Vingt-cinq mille hommes vont se trouver par là sans emploi. L'objet de la grève est d'obtenir que la journée de travail ne soit que de huit heures.

ECHOS

Le journal Le Bazar fondé pour le temps que devait durer le bazar de la Cathédrale de Montréal, vient de cesser son existence. Cette publication forme une jolie collection de pages contenant outre des écrits littéraires et historiques très remarquables, les gravures suivantes: 1. Ville Marie en 1642 (paysage); 2. Basilique St. Pierre de Montréal (Photographie); 3. Plan et devis de la cathédrale St. Pierre de Montréal; 4. Son Eminence le Cardinal Ezzar Alexandre Taschereau (Portrait); 5. Mgr. l'Archevêque E. Elzéard Charles Fabre; 6. Feu Mgr. Jean Jacques Lartigue; 7. Feu Mgr. Ignace Bourget; 8. Le Palais épiscopal de St. Jacques, à Montréal, incendié le 7 juillet 1852; 9. ancienne église Notre-Dame des Victoires, Québec (1688); 10. Intérieur de l'ancienne cathédrale St. Jacques à Montréal; 11. Ruines de l'ancien palais épiscopal de St. Jacques; 12. Pie IX; 14. Léon XIII; 15. chapelle de Tadoussac; 16. chapelle pro-cathédrale, Montréal; 17. Ancienne Eglise Bonsecours, Montréal; 18. ancienne église des Recollets, Montréal; 19. M. V. Bonjean, architecte de la Cathédrale de Montréal; 20. Archevêque de Montréal; 21. Feu Mgr. de Forbin Janson; 22. Basilique de la première pierre de la nouvelle Cathédrale de Montréal 1870; 23. Plan du bazar de la Cathédrale de Montréal 1886; 24. basilique de la croix du Mont St. Hilaire (1841); 25. Eglise de l'Hotel Dieu de Montréal en 1821; 26. Mlle. L. S. Olivier, décédée; 27. Madame E. H. Fabre, Présidente du Comité du Bazar de la Cathédrale et Mère de l'Archevêque de Montréal; 28. Ancienne Eglise Notre-Dame, Montréal; 29. Mgr. F. N. Blanchet, Archevêque d'Orléans.

Un soir de la semaine dernière, pendant que les nombreux signaux d'alarme sonnaient, se jouaient à travers le firmament, on pouvait voir au-dessus de l'horizon, un autre phénomène météorique sous forme d'une assez longue traînée de feu, sur une ligne droite un peu inclinée du nord à l'ouest.

A première vue, on aurait semblé croire à quelque incendie dans les grandes forêts sur les hautes montagnes de la Matavau; mais l'examen montra que cette barre lumineuse était immobile, en conservant toujours sa même forme.

On distingua à l'un des bouts de cette barre, une étoile très étincelante qui semblait projeter un long rayon de couleur éblouissante.

Aux transparences morales de l'aurore boréale que l'on dit être le reflet des vagues de la mer, cette traînée de feu apparait aussi bien, comme une rangée de plusieurs phares maritimes.

En ouvrant le champ aux supports, ce phénomène n'est-il pas cette épi flamboyante que l'on remarque au-dessus de Montréal, en Février dernier, le lendemain de la mort impie d'un homme célèbre?

N'est-ce pas un signe précurseur de quelque bouleversement? Un aveugle-Congrès de quelque embrasement? L'annonce de quel événement éclatant?

Mais si nous nous attachons seulement aux hypothèses scientifiques, ce phénomène semble plutôt soit d'une réverbération venant de la terre, soit d'un procédé de phosphorescence physique.

En effet, est-ce qu'une étoile si brillante et si distincte ne peut pas, par refraction dans le pénombre d'une vive aurore boréale, illuminer quelque surface de végétation ou minéraux des calcaires de nos montagnes?

Aussi, n'est-ce pas plutôt l'effet de ces bois phosphorescents, s'illuminant au contact des astres de la nuit?

N'est-ce pas, de plus, un pendant descentes perturbations atmosphériques, dont les télégraphes se sont ressentis vers la mi-Octobre?

Sur une population totale de 1.359.027 hab dans la Province de Québec, nous comptons 258.099 élèves d'établissements scolaires. Plus de 7.000 élèves appartiennent à nos Collèges et 1125 à nos grandes Universités.

En 1885, il a été dépensé aux fins de l'instruction publique dans la Province de Québec, la somme de \$352.965, à part des salaires annuels réguliers dont le montant fut de \$834.187 en 1884-85.

Le nombre total des professeurs, instituteurs et institutrices est de 7.413 pour 5.107 établissements scolaires. Sur ces chiffres, les professeurs catholiques comptent pour le nombre de 6.197, et les écoles catholiques au nombre de 4.056.

D'après le rapport de l'Hon. Surintendant de l'instruction publique, en 1884-85, nos collèges au nombre de 39 avaient 3.015 élèves suivant un cours classique; 1.591 dans le cours commercial, et 2.503 dans le cours élémentaire. Sur le total de 7.109, les collèges catholiques étaient de 6.545.

Les mêmes statistiques de 1884-85 établissent que l'éducation supérieure catholique comptait alors, 16 collèges classiques dans la province. Parmi leurs élèves 226 étudiaient l'architecture; 231 l'astronomie; 334 la philosophie; 225 la chimie; 212 la physique; 669 les mathématiques; 255 la rhétorique; 337 les Belles-Lettres; 1226 le grec; 1511 le latin; 19 la versification française; 1499 la composition ou amplification française.

Voici quelques statistiques générales sur nos Collèges Classiques, d'après le Rapport du Surintendant de l'instruction publique de la Province de Québec, pour l'année 1884-85

	Subvention du gouvernement 1884-85	Revenu annuels	Dépenses annuelles	Valeurs des propriétés, des terres, des constructions	Nombre de professeurs	Nombre d'élèves
Collège Joliette	\$ 760	\$ 13.075	\$ 15.255	\$ 45.000	26	273
" L'Assomption	1.425	15.073	14.952	90.000	23	260
" Chicoutimi	1.900	6.800	6.800	35.000	15	92
" Lévis	1.330	15.642	22.828	78.600	26	300
" Montréal	1.710	14.947	14.947	278.000	27	383
" Nicolet	570	16.664	20.207	180.000	27	198
" Rigaud	1.140	11.323	11.324	50.000	20	200
" Rimouski	2.090	29.765	1.500	48.000	15	90
" Sherbrooke	1.900	5.142	3.966	50.000	15	150
" St Anne	1.900	42.579	41.982	150.000	23	311
" St Hyacinthe	760	19.300	19.000	160.000	26	210
" St Laurent	570	37.300	34.600	110.000	20	419
" Ste Marie de Monnoir	760	22.826	21.461	30.000	18	193
" Ste Thérèse	1.615	23.850	23.850	120.000	22	168
" Trois-Rivières	1.900	16.935	16.802	85.000	30	289

La réduction par le Revenu de l'inférieur et l'enlèvement des estampilles sur les médicaments patentés, a sans aucun doute été un grand bénéfice pour les consommateurs et en même temps a soulagé les manufacturiers d'un grand fardeau.

marquait au-dessus de Montréal, en Février dernier, le lendemain de la mort impie d'un homme célèbre? N'est-ce pas un signe précurseur de quelque bouleversement? Un aveugle-Congrès de quelque embrasement? L'annonce de quel événement éclatant?

Mais si nous nous attachons seulement aux hypothèses scientifiques, ce phénomène semble plutôt soit d'une réverbération venant de la terre, soit d'un procédé de phosphorescence physique.

En effet, est-ce qu'une étoile si brillante et si distincte ne peut pas, par refraction dans le pénombre d'une vive aurore boréale, illuminer quelque surface de végétation ou minéraux des calcaires de nos montagnes?

Aussi, n'est-ce pas plutôt l'effet de ces bois phosphorescents, s'illuminant au contact des astres de la nuit?

N'est-ce pas, de plus, un pendant descentes perturbations atmosphériques, dont les télégraphes se sont ressentis vers la mi-Octobre?

Sur une population totale de 1.359.027 hab dans la Province de Québec, nous comptons 258.099 élèves d'établissements scolaires. Plus de 7.000 élèves appartiennent à nos Collèges et 1125 à nos grandes Universités.

En 1885, il a été dépensé aux fins de l'instruction publique dans la Province de Québec, la somme de \$352.965, à part des salaires annuels réguliers dont le montant fut de \$834.187 en 1884-85.

Le nombre total des professeurs, instituteurs et institutrices est de 7.413 pour 5.107 établissements scolaires. Sur ces chiffres, les professeurs catholiques comptent pour le nombre de 6.197, et les écoles catholiques au nombre de 4.056.

D'après le rapport de l'Hon. Surintendant de l'instruction publique, en 1884-85, nos collèges au nombre de 39 avaient 3.015 élèves suivant un cours classique; 1.591 dans le cours commercial, et 2.503 dans le cours élémentaire. Sur le total de 7.109, les collèges catholiques étaient de 6.545.

Les mêmes statistiques de 1884-85 établissent que l'éducation supérieure catholique comptait alors, 16 collèges classiques dans la province. Parmi leurs élèves 226 étudiaient l'architecture; 231 l'astronomie; 334 la philosophie; 225 la chimie; 212 la physique; 669 les mathématiques; 255 la rhétorique; 337 les Belles-Lettres; 1226 le grec; 1511 le latin; 19 la versification française; 1499 la composition ou amplification française.

Voici quelques statistiques générales sur nos Collèges Classiques, d'après le Rapport du Surintendant de l'instruction publique de la Province de Québec, pour l'année 1884-85

	Subvention du gouvernement 1884-85	Revenu annuels	Dépenses
--	------------------------------------	----------------	----------

UN SIGNE DES TEMPS.

La scène se passe dans une grande gare de chemin de fer en France.

Je ne parle pas, bien entendu, des inconcevables violences que des voyageurs autrichiens ont eu dernièrement à subir en traversant Lyon, pour se rendre à un pèlerinage célèbre, mais d'un fait plus récent, qui s'est produit contre des compatriotes et dans un département voisin. Scène pénible, étonnante, et qui montre bien ce que sont devenus déjà, sous l'influence délétère des moralistes du jour, les sentiments nobles et généreux, si profondément enracinés jadis au cœur de la nation française.

Un train s'est arrêté dans la gare, contenant parmi les voyageurs un assez grand nombre de soldats isolés "en uniforme". Arrive, en sens inverse, un train de pèlerinage qui s'arrête également; beaucoup de femmes et enfants, des malades et des infirmes portés à bras, de pauvres êtres misérables et chétifs que la science se déclare impuissante à guérir, et qui vont demander à leur foi le soulagement de leurs infortunes, l'apaisement de leurs souffrances, au moins la consolation de leurs douleurs, des faibles, dans tous les cas, respectables toujours pour quiconque à du sang français dans les veines.

A cette vue, cependant les rires, les sarcasmes, les insultes éclatent de toutes parts dans le train des voyageurs et — j'ai honte de le constater — les soldats eux-mêmes se joignent brutalement à cette grossière clameur.

Pour les "civils", rien à dire et, vraiment je ne m'en soucie guère. — Ces électriciens bien pensants dans leur rôle. — Un des leurs, qui s'appelle Goble, n'a-t-il pas eu le cynisme d'insulter, récemment encore du haut de la tribune française, nos croyances chrétiennes les plus respectables! Ce petit homme, ministre de passage, n'oserait certes pas — et pour cause — commettre pareille inconvenance ailleurs qu'au parlement et sur de l'impunité. Gens mal élevés, voilà tout, c'est la note caractéristique des puissants du jour, et leur clientèle doit s'y conformer pour avoir sa part de gâteau. Mais des soldats français, assez lâches pour insulter des femmes, des prêtres et des infirmes, c'est là, un fait nouveau, un symptôme, un signe des temps.

J'en rougis pour le glorieux uniforme de mes jeunes années, j'en rougis pour les consorts de ces vaillants soldats que j'ai eu l'honneur de conduire au feu, et qui ne savaient pas, ceux-là s'attaquer aux faibles.

On aurait vu beau jeu, en vérité, si les pèlerins avaient seulement essayé d'échanter un psaume; toutes les casquettes galonnées du pays seraient accourues en toute hâte pour leur imposer silence, avec raison peut-être, et pour ne pas gêner la manœuvre.

Mais en présence de ces refrains obscènes, hurlés par dérision sur l'air de nos chants religieux, nul n'osait intervenir.

Songez donc, protéger des catholiques, des pèlerins surtout, contre l'insulte? Quel fonctionnaire de nos jours oserait publiquement s'y risquer?

Et pendant cette scène odieuse, mon esprit se reportait involontairement à un autre souvenir lointain déjà, mais bien vivant encore :

C'était au mois d'août 1871, sous les murs de Metz, la veille du jour où nous devions marcher en avant pour aborder l'ennemi. Ces beaux régiments de la première division, ces vieux soldats revenus de la guerre, et le cœur se serrait à la pensée de tous ceux qui allaient tomber dans quelques heures, mutilés et mutilés sur le champ de bataille.

Deux prêtres, à l'aspect vénérable, viennent à passer devant le front de bandière, des aumôniers, des missionnaires, je ne sais. Ils donnent aux

premiers soldats qu'ils rencontrent des médailles bénites, avec une bonne parole et un serrement de main.

Aussitôt un grand mouvement se produit dans le camp, toutes ces vieilles moustaches entourent respectueusement esdeux prêtres. — Une médaille, monsieur le curé, disaient-ils; une médaille bénite pour bien mourir demain, s'il le faut, et aussi gagner la bataille.

Et le lendemain, en effet, ces intrépides soldats combattant un contre trois, laissaient sur le terrain, sans avoir recueilli d'une semelle, le tiers de leur effectif. C'était, je vous le jure, un beau spectacle que cette lutte de héros.

Le soir venu, les soldats aux médailles étaient morts dans les plis de leur drapeau, l'orgueil aux lèvres, et le général Changarnier pouvait dire plus tard, parlant d'eux lui aussi, à la tribune de la Chambre : "Ils se sont couverts de gloire!"

Je souhaite aux jeunes soldats, pauvres insulteurs d'hier, d'en faire autant le jour venu, demain peut-être. — Vicomte de MONTFORT.

"Annales Catholiques"

Capture d'un fantôme

New York, 5-M. Pierre Kenny employé comme télégraphiste et pour les signaux à Ingram Station, sur la ligne du chemin de fer de Pittsburgh, Cincinnati et Saint-Louis, a eu hier matin une aventure qu'il n'oublie pas de sitôt.

Pendant qu'il était absorbé dans son ouvrage, un fantôme, tout habillé de blanc et tenant un grand couteau à la main, l'a tiré par la manche. Effrayé par cette apparition soudaine, M. Kenny a essayé de s'enfuir, mais le fantôme, le menaçant de son couteau, s'est placé entre lui et la porte. La retraite lui étant coupée, le télégraphiste s'est mis à supplier son étrange visiteur de lui laisser la vie sauve; mais celui-ci, tout en empêchant M. Kenny de s'échapper ou de bouger, s'est contenté de contempler curieusement les instruments de télégraphie.

Pendant ce temps, plusieurs trains s'étaient arrêtés avant d'entrer en gare, faute de signaux, et à la fin, les employés de ces trains s'étant décidés à aller voir ce qui se passait dans le bureau de télégraphie, se sont emparés du fantôme après une lutte désespérée.

On a su depuis que le prétendu fantôme était un toqué demeurant dans une localité voisine et qui s'était échappé de son lit vers minuit.

EPILOGUE DE L'AVENTURE DE M. LE JOURNALIER.

On écrit de St-Malo, que les autorités et la population de l'île de Jersey viennent de faire une manifestation touchante, en l'honneur du capitaine Landgreen, de St-Servan. On n'a certainement pas oublié qu'un mois d'avril dernier, le capitaine Landgreen, commandant le navire "Tombola", recevait en pleine mer une jeune fille de Jersey, Mlle Journeaux, perdue depuis deux jours, seule dans une petite barque errant au gré des flots.

Elle avait été entraînée au large par des circonstances romanesques; une partie de pêche et une promenade. La barque fut entraînée par un courant. Un jeune homme qui se trouvait avec Mlle Journeaux tomba à la mer en essayant de lutter contre les flots, gagna à grand-peine le rivage, et allait être condamné par le tribunal de Jersey pour assassinat de sa compagne, quand une dépêche de la disparue, dont les parents avaient pris le deuil, arriva de Terre Neuve.

La jeune fille avait été recueillie en mer; elle était, pendant qu'on la pleurait, l'objet des soins les plus délicats de la part de l'honorable capitaine Landgreen. Il l'a gardé dans son bord avant de toucher terre dans le golfe du St-Laurent. Là, Mlle Journeaux fut confiée au magistrat de la baie St-Georges, qui la repatria à Jersey, où elle a épousé depuis le jeune homme qui avait été accusé de l'avoir assassinée.

Le capitaine Landgreen a été reçu à St-Hilaire par le gouverneur, le comte de St-Michel et les notabilités de l'île, qui lui ont remis une médaille d'or et un objet d'art en argent comme témoignage de la gratitude des Jerseyais pour son humanité et son désintéressement.

EXPLOSION DE POUVRE

PHILADELPHIE, 5—Le petit village de MacDonald Station, Pennsylvania a été mis en émoi hier après midi par une explosion formidable. L'explosion avait été causée par une quantité considérable de poudre, dans le sous-sol du magasin de M. M. Rend et Robbins, sur laquelle quel qu'un a jeté, par une inadvertance criminelle, une allumette enflammée. Deux des commis du magasin ont été très grièvement blessés mortellement. La maison a été presque totalement détruite et les pertes matérielles sont évaluées à \$13,000.

Un visiteur mystérieux

N.-Y.-York, 5—Les habitants de la petite ville New-Rochelle (New-York) ne vivent que depuis quelques jours que dans la terreur et l'effroi, au milieu de transes continuelles que leur cause un inconnu insaisissable, ouvrant portes et fenêtres et s'introduisant nuitamment dans différentes maisons.

Dans la nuit de dimanche, la fille de M. White, en riche résident de la localité, a été réveillée en sursaut par un homme se tenant près de son lit et lui passant la main sur l'épaule. En un instant miss White a réveillé toute la maison; mais l'inconnu a disparu.

La même nuit le mystérieux visiteur entra par la fenêtre dans le salon de M. Eric Griffin.

Tous les membres de la famille, attirés par le bruit, sont bientôt accourus, mais ils n'ont rien trouvé que la fenêtre ouverte et des traces de pieds boueux sur l'appui.

Le lendemain, une jeune servante d'une autre maison, en allant se coucher, a trouvé le mystérieux visiteur installé dans son lit; mais il s'était éclipse avant qu'elle fût revenue de sa surprise et qu'elle eût eu le temps d'appeler au secours.

Tels sont les tours que joue presque chaque soir ce mystérieux personnage aux pauvres habitants de New-Rochelle, et quoique ceux-ci soient très et aient organisé différentes parties de chasse à l'homme pour s'emparer de l'individu, que l'on suppose être un fou qui fit l'an dernier les mêmes farces à North Salem et à Kenosha, on n'a pas encore réussi à le prendre, tellement il est agile et adroit.

MARCHE DE JOLIETTE

Samedi, 6 Nov. 1886

FARINE.	
Pour de blé par 100 lbs.	2 00
Pour de blé de 100 lbs.	1 50
Pour de blé d'Inde de 100 lbs.	1 60
Pour de blé de 100 lbs.	1 60
Pour d'avoine de 100 lbs.	2 00

VOLAILLES ET GIBIERS.	
Poulets par couple	0 35
Poulets de 100 lbs.	0 45
Dindes de 100 lbs.	0 09
Canards par couple	0 35
Pigeons domestiques de 100 lbs.	0 20
Canards par couple	0 09
Livres par couple	0 15

VIANDES.	
Lard par 100 lbs.	7 00
Lard frais par 100 lbs.	0 08
Lard salé par 100 lbs.	0 09
Bœuf par 100 lbs.	0 09
Mouton par 100 lbs.	0 09
Agneau par quartier	0 30
Veau de 100 lbs.	1 00
Sauces par 100 lbs.	0 10

GRAINS.	
Avoine par minot	0 35
Orge par 100 lbs.	0 60
Blé par 100 lbs.	1 25
Pois par 100 lbs.	0 70
Sarrasin 50 lbs.	0 45
Seigle	0 60
Blé d'Inde par 100 lbs.	0 70
Graine de lin par minot	1 00
Graine de mil	2 00
Graine de trèfle blanc	0 10
Graine de trèfle blanc	0 15

LÉGUMES ET FRUITS.	
Pommes par minot	0 50
Carottes de 100 lbs.	0 30
Oignons par minot	0 60
Oignons par tress	0 10
Ad par tress	0 08
Feves par minot	1 25
Choux (par minot)	0 02
Noix par minot	0 50
Pommes par minot	0 40

LAITIERS ET DIVERS.	
Beurre frais à la livre	0 18
Beurre salé de 100 lbs.	0 15
Œufs par douzaine	0 16
Sauces par livre	0 13
Sucre par livre	0 08
Sucre par gallon	0 80
Miel par livre	0 12
Laine par livre	0 02
Laine en cheveau par livre	0 05
Savon	0 06
Peaux par livre	0 05
Pain par 100 livres	5 50
Pain par boîte	0 08
Pail par boîte	0 04
Strofe la verge	0 09

MARCHE DE SOREL

Samedi, 6 Nov. 1886

Pois par minot	\$0 70	\$0 75
Avoine de 100 lbs.	0 35	0 40
Sarrasin de 100 lbs.	0 50	0 55
Fleur de camp p. q. l.	0 09	0 30
" d'avoine	0 00	0 00
" de blé d'Inde	0 70	0 00
" de sarazin	0 60	0 10
Lard par livre	8 00	0 00
Bœuf par 100 livres	6 00	0 00
Mouton par quartier	0 70	0 80
Veau de 100 livres	0 70	0 80
Volailles par couple	0 09	0 00
Dindes	0 09	0 00
Oies	0 09	0 00
Canards de 100 lbs.	0 75	0 00
Pigeon de 100 lbs.	0 20	0 00
Œufs par douz.	0 09	0 00
Beurre en tress	0 17	0 18
Beurre par livre (frais)	0 20	0 00
Sauces par livre	0 14	0 15
Choux	0 03	0 05
Sucre de 100 livres	0 09	0 00
Syrup par gallon	0 12	0 15
Oignons par tress	0 10	0 00
Oignons par minot	0 30	0 60
Patates par minot	0 20	0 25
Pommes par minot	0 09	0 00
Pommes par boîte	0 09	0 00
Pain par 100 livres	5 00	6 00
Pail par 100 livres	3 00	4 00

On fait une spécialité pour les factums, au Bureau de la Gazette de Joliette.

CARTES D'AFFAIRES.

AVOCATS.

McConville & Renaud
AVOCATS.

JOLIETTE P. Q.
MM. McCONVILLE & RENAUD successeurs
à Circons de Montcalm, Berthier et
Berthier.

J. N. A. McCONVILLE J. A. RENAUD

Charland & Tellier
AVOCATS.

La nouvelle Société continuera à tenir ses bureaux au coin des rues Notre-Dame et Place Lavallée (Block Fisk), Joliette.
MM. CHARLAND & TELLIER suivent les cours de Circons de Montcalm, Berthier et l'Assomption.
8-29-84.

J. M. E. Perreault
Avocat

STEJULIENNE P. Q.

Bureau du soir, consultations etc.
St-Jacques de l'Assomption.

M. Perreault suivra les Cours de Joliette et de l'Assomption.

NOTAIRES.

C. C. H. BEAUDOIN,
NOTAIRE.

BUREAU: Porte voisine de l'Hôtel Rivard
RUE NOTRE-DAME,
JOLIETTE

VEZINA & DESORMIERES, Notaires, Joliette
bliches, Bureau, rue Mansseau, Joliette

J. S. RIVEST, Notaire, Coin des Rues
du Portage et St. Pierre, l'Assomption

J. B. CHIVIGNY, Notaire, Bureau en
face de la Rue Notre-Dame, Joliette
bonne résidence de Dame Vve Melançon

HUISSIERS.

A. B. DESY, Huissier de la Cour Supérieure et de la Cour d'Appel, et
Grand-Connétable, Joliette

AVIS.

B. PANNETON, Huissier de la Cour Supérieure pour le District de Joliette, se charge de toutes collections, qu'on voudra bien lui confier; soit dans la ville ou dans la campagne.
2-1-86-ua

AVIS AUX MERES

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les cris et les gémissements d'un enfant qui fait des dents? Si tel est le cas, envoyez immédiatement acheter une bouteille du SIROP CALMAN de M. WINSLOW POUR LA DENTITION DES ENFANTS. Sa valeur est incalculable. Il soulagea immédiatement le pauvre petit malade. En voyant, mère, il n'y a pas de doute, la dentition de l'enfant est agitée et la diarrhée, règle l'estomac et les intestins, guérit la colique ventreuse, amoindrit les gémissements, réduit l'inflammation, et donne de la force et de l'énergie à tout le système. Le SIROP CALMAN de M. WINSLOW, pour la DENTITION DES ENFANTS est agréable au goût, et la prescription de l'un des plus vieilles et des meilleures femmes nourrices et médecins des Etats-Unis, et est en vente par tous les droguistes de l'univers. Prix 25 cents la bouteille. Demandez et assurez-vous si l'on vous donne le sirop calman de M. WINSLOW, et n'en prenez point d'autre.

RETOIS ET CONFORT POUR LES MALADES

"LA PASSAGERE DES FAMILLES DE BROWN" n'a pas d'égal pour soulager la douleur insupportable que l'on éprouve dans les dents, les lèvres ou les intestins, le mal de gorge, le rhumatisme, le mal de dent, le lumbago ou toute autre espèce de douleur ou de mal. Elle agit certainement la circulation et nous guérit, car son pouvoir d'action est merveilleux. "La Passagère des Familles de Brown" étant reconnue comme le meilleur remède pour soulager la douleur, et ayant deux fois la force d'autres autres Elixirs ou Liniments de l'univers, elle devrait se trouver dans toutes les familles, afin de l'avoir sous la main au besoin, car c'est réellement le meilleur remède de l'univers pour les crampes dans l'estomac, et pour les douleurs et les maux de la tête, et est en vente chez tous les droguistes pour 25 cents la bouteille 1-15-84-ua

L. Z. MAGNAN
MANUFACTURIER DE
BISCUITS DE JOLIETTE.

se fait un devoir de remercier ses amis et le public en général de l'encouragement qu'on lui a voulu lui accorder jusqu'à ce jour.

M. MAGNAN s'efforcera comme par le passé de donner pleine et entière satisfaction à tous ceux qui voudront bien l'encourager. Toujours en mains, un assortiment complet de BISCUITS DE TOUTES SORTES qu'il vend aux marchands à des prix déclinant toute compétition.

M. MAGNAN prendra aussi des contrats pour fournir aux marchands n'importe quelle quantité de biscuits manufacturés de la

MANUFACTURE JOLIETTE ainsi que du tabac en feuille. Ainsi MM. les Marchands de la campagne pourront s'adresser à lui en toute confiance

L. Z. MAGNAN
JOLIETTE P. Q.

NSITUATIONS DEMANDES

Messieurs les Commissaires d'Ecoles de la paroisse de St-Michel des Saints, demandent deux Instituteurs diplômés ou doct. élémentaire.
S'adresser à
HILAIRE GENDRON,
Secrétaire-Trésorier,
St-Michel des Saints

PHARMACIEN-CHIMISTE, JOLIETTE.

REMEDES INFALLIBLES VINK!

PROFESSEUR



CONTRE LES MALADIES DES CHEVAUX.

"POUDRE DÉPURATIVE DE VINK"

Préparation bien supérieure à toutes les Poudres de Condition qui inondent le marché et dont un grand nombre ne sont en partie composées que de graine de lin moulu.

La "Poudre Déplicative de Vink" prépare selon la formule d'un éminent Vétérinaire américain est formée de substances médicamenteuses éminemment propres à purifier le sang des Chevaux et des Bovins. Sous son influence l'appétit perdu revient promptement, le poil devient lustré et la santé de l'animal ne tarde pas à s'améliorer.

Cette excellente préparation est aussi employée avec beaucoup de succès contre la Toux, la Gorge, le Catarrhe et autres affections des Voies respiratoires. Vendue en gros paquets pesant à peu près trois fois autant que les paquets de Poudre de Condition ordinaires. Prix seulement 25c.

Le "Spécifique du Professeur Vink" est employé depuis plus de 25 ans aux Etats-Unis avec un immense succès.

Lors des ravages de l'Épidémie en 1872, nombre de chevaux n'échappèrent au terrible fléau que grâce au "Spécifique de Vink". C'est remarquable, les chevaux auxquels on administra le "Spécifique" recouvraient une santé parfaite, qu'on n'aurait pu espérer de la maladie de Vink. C'est un fait de grande portée (contenant plus du double de la Poudre Déplicative) et se vend 75c. la boîte.

Remède hautement recommandé pour l'expulsion des vers et autres parasites dont les chevaux sont habituellement infestés. Ce "Vermifuge" en usage depuis nombre d'années donne la plus entière satisfaction. Nous ne saurions trop recommander l'usage à ceux dont les chevaux souffrent de la vermine. La négligence à cet égard a souvent causé la perte d'un animal de valeur. Quand le cheval a mauvais poil, lorsque son appétit est irrégulier, qu'il maigrit et qu'il se frotte contre son entraîneur, il y a tout à parier qu'il a des vers. Ne tardez pas, dans ce cas, à lui administrer le "Vermifuge de Vink". Prix 50c. le paquet.

Remède infallible contre la colique des chevaux, maladie d'autant plus dangereuse qu'elle accomplit son œuvre destructive en très peu de temps. Dans beaucoup de cas où on l'emploie, le "Colique Cure" a donné un soulagement immédiat alors que différents autres remèdes étaient restés impuissants. Que tout propriétaire de cheval ait donc le soin d'avoir toujours chez lui une bouteille de "Colique Cure" et il sera en état de faire face à cette maladie si redoutable. Prix 40c. la bouteille.

Liniment merveilleux pour guérir promptement et radicalement Eperpins (Nœuds) Mollus (Wind Galles) Fourberies, Jardons (Puffs), Fomes (Ring Bone) et se vend 75c. la boîte.

Remède infallible pour la guérison des vers et autres parasites dont les chevaux sont habituellement infestés. Ce "Vermifuge" en usage depuis nombre d'années donne la plus entière satisfaction. Nous ne saurions trop recommander l'usage à ceux dont les chevaux souffrent de la vermine. La négligence à cet égard a souvent causé la perte d'un animal de valeur. Quand le cheval a mauvais poil, lorsque son appétit est irrégulier, qu'il maigrit et qu'il se frotte contre son entraîneur, il y a tout à parier qu'il a des vers. Ne tardez pas, dans ce cas, à lui administrer le "Vermifuge de Vink". Prix 50c. le paquet.

S. P. CHAMPOUX

EPICIER

En Gros et En Detail

RUE ST-CARLES BORROMÉE

A l'ancienne place de Mr Andrew Kelly, près du bureau de Poste

JOLIETTE

En invitant ses amis et le public en général de vouloir bien continuer à l'encourager, Mr. CHAMPOUX attire spécialement l'attention de Mers, les marchands de la campagne, sur son stock de Farines, Tiges et légumes de toutes sortes, qu'il vend à des prix tellement réduits, qu'ils ne peuvent manquer de donner la plus grande satisfaction à l'acheteur.

Mr S. P. CHAMPOUX, informe aussi le public, qu'il tient aussi un assortiment de légumes de toutes sortes, qu'il vend à des prix tellement réduits, qu'ils ne peuvent manquer de donner la plus grande satisfaction à l'acheteur.

Un visite est respectueusement sollicité.

5-1er-86-ua

MM. Champoux & Preville

COIN DE LA RUE
NOTRE-DAME ET PLACE LAVALLÉE

"Block Fisk" Joliette

A l'enseigne du

BALLON ROUGE

MM. Champoux & Preville, ont en mains un assortiment général de marchandises sèches et d'épicerie, qu'ils offrent en vente à des prix très réduits.

Ces Messieurs, forment aussi une spécialité en fait de marchandises pour deuil. Une visite est respectueusement sollicitée.

5-186-ur

LA COMPAGNIE A BOIS DE JOLIETTE

A maintenant, dans ses chantiers à Joliette les bois suivants qu'elle vend aux prix les plus réduits, savoir :

PIN	300,000 pieds, planche de pin 1 pouce
175,000 "	" "
175,000 "	" "
60,000 "	" "
40,000 "	" "

EPINETTE

75,000 pieds planches et p. de p. 1 pouce	2 "
75,000 "	" "
75,000 "	" "
25,000 "	" "
25,000 "	" "

De plus 25,000 perches et piquets et du bois rond et une grande quantité de bois de charpente, lattes, perches à colorage, etc.

La Cie. A Bois de Joliette a en outre un lot considérable de bois sec prêt et non préparé, moulu, etc.

AVIS DE CHANGEMENT D'AGENCE

POUR LA VENTE DES LUNETTES ET LORIGNONS EN PURS CRISTAUX DE

"B. LAURANCE"

M. LOUIS ROBITAILLE
PHARMACIEN,
PLACE DU MARCHÉ

Est maintenant l'agent nommé pour Joliette et ses environs.

Ces lunettes n'ont pas d'égal pour les qualités qu'elles possèdent de préserver la vue, la satisfaction et le confort qu'elles fournissent à ceux qui les portent.

Leur usage n'affecte point la vue; tellement que l'on s'en sert pendant beaucoup d'années, sans qu'il y ait besoin de les changer.

C'est pourquoi elles sont les moins chères et les meilleures.

Comme il y a beaucoup d'imitations de nos lunettes nous avertissons le public qu'elles portent toutes la marque

"B. L."

HOTEL RIOPEL

Rue Notre-Dame - Joliette.

On trouvera à cet hôtel, tout le confort désirable: bons lits, bonne table et liqueurs de premier choix.

Un véhicule est à l'arrivée de chaque train, à la gare de Joliette.

M. RIOPEL,
PROPRIÉTAIRE

LE RENOVATEUR DE ROBSON

est la préparation par excellence pour rendre aux cheveux gris leur couleur primitive. Grâce à son usage, les cheveux acquièrent une souplesse et un lustre incomparables. Seulement 50 cents la bouteille. Essayez-le et vous serez satisfaits.

LA PATE MAGIQUE POUR LES BA-SOIRS

est un article d'un grand mérite que tout homme qui se rase ne doit pas manquer de se procurer. Les barbiers ont les plus grands éloges de cette préparation. En vente dans tous les magasins. Prix: 15 cents la boîte.

LE BYRONIEN ANTI-HISTAMATIQUE

de Dr Byron soulage immédiatement les personnes qui souffrent de l'asthme ou de l'oppression. Prix 40 cents la boîte.

LES PREPARATIONS SONT EN VENTE CHEZ LE ROBITAILLE, pharmacien Joliette et chez les Marchands en général.

A VENDRE

Quatre magnifiques lots, dans le township de Joliette, contenant 40 acres, au-dessus de 40 acres sont défrichés et en état de culture depuis plusieurs années.

Le propriétaire possède les patentes de ces terrains.

Conditions faciles, s'adresser à ce bureau.